

Paraît quand il a de quoi.

LE

Paraît quand il a de quoi.

BOITE:

à la Buvette de l'Opéra,
1, rue du Garet.

Souvent les fous les moins sages
Sont les sages les moins fous.
Fous, gardez-vous d'être sages!
Sages, tâchez d'être fous!

A. D.



TRIBOULET

JOURNAL HUMOURISTIQUE ET LITTÉRAIRE
LYONNAIS ET UNIVERSEL

BOITE:

à la Buvette de l'Opéra,
1, rue du Garet.

Souvent les fous les moins sages
Sont les sages les moins fous.
Fous, gardez-vous d'être sages!
Sages, tâchez d'être fous!

A. D.

Noël! Noël!

Que de souvenirs, que de grandes pensées s'élèvent dans l'âme des fous de mon espèce à l'évocation de ce nom: Noël!

Il y aura bientôt dix-neuf siècles, à cette époque de Noël, à minuit, l'heure des crimes, disent les dramaturges, l'heure des rêves et des méditations poétiques, disent les penseurs, un grand œuvre s'accomplissait.

Le Christ venait au monde, et il apportait, cachée dans les flancs de cette misérable crèche qui fut pour lui un berceau sublime, cette doctrine plus sublime encore qui a traversé les âges, et qui, malgré la fausse appréciation qui en a le plus souvent été faite, a résisté à toutes les secousses, à tous les cataclysmes, à toutes les révolutions.

Lyonnais, mes enfants, pour une fois faisons un peu de morale. Nous le pouvons sans mentir à notre titre. Je suis Triboulet, c'est vrai; je suis un fou, et c'est grâce à cela que mon nom est devenu célèbre; mais je ne suis pas un fou vulgaire, car il y a en moi deux personnes: le bouffon rieur et railleur, bavard et rageur, qui blesse les sots et les vicieux en fustigeant leurs ridicules; celui-là parle à la seconde page et fait de son mieux pour dérider vos fronts et amener sur vos lèvres le franc rire. L'autre, c'est l'homme, le poète, le philosophe, l'être qui a aimé, pensé et souffert; autant de sa propre méchanceté que de celle de ses contemporains, et qui voudrait épargner à ses descendants les mêmes souffrances en les ramenant dans les sentiers fleuris où l'on cueille à chaque pas les fruits les plus doux de la vie sur la plante toujours verte de la fraternité!

Fraternité! Union du riche et du pauvre! voilà la doctrine qu'est venue prêcher le Christ, et voilà le point de départ auquel nous, fous, toqués, bouffons, utopistes (peu importe du reste le nom que vous nous donnez), nous voulons ramener la société moderne.

Avons-nous tort? notre but est-il invouable? quelques-uns on pu le dire, aucun n'a osé le penser.

Et pourtant nous sommes honnis, chassés, traqués, poursuivis; autrefois les bûchers de l'inquisition débarrassaient de nous les puissants de tous genres que nos morales, parfois un peu vives, inquiétaient plus que de raison. Aujourd'hui, la chose est plus facile; l'homme posé, le millionnaire n'ont plus besoin de ces moyens de répression cruels qui répugnent à des cœurs honnêtes; pour ne pas s'exposer à faire un retour sur eux-mêmes à la voix de ceux qu'ils appellent des *inutiles*

ils étouffent leurs morales en les faisant mourir de faim.

De mon temps, quelque débauchés qu'ils fussent, les hommes étaient moins mauvais pour nous, car ils se forçaient à nous voir rire d'eux; mais, au fond, ils étaient meilleurs, ou du moins plus francs que vous, car vous êtes loin de posséder la franchise infuse, mes mignons, et le monde fourmille de gens qui ont à se reprocher quelques légères infamies.

L'un crie de toutes ses forces — et il a raison — contre l'esclavage et la traite des noirs, et il impose sans vergogne à sa femme et à ses filles, blanches et mignonnes celles-là, une servitude aussi dure et beaucoup plus souverainement injuste.

L'autre est commerçant et se pose comme le père de ses ouvriers, ce qui ne l'empêche pas de diminuer le plus possible le salaire de ses enfants chéris, lesquels, pour ne pas être en reste de bons procédés, cherchent, par des moyens coupables, le piquage d'once, par exemple, à augmenter leurs modiques revenus.

Celui-ci ne paie pas ses employés, et se voit volé par eux; celui-là vend de la chicorée en guise de café, de la teinture rouge pour du vin, ou des foulards tramés d'antaisie comme étant tout soie.

Que de jolies historiètes, apprises à l'ombre de mon hochet, je pourrais vous raconter là-dessus; cela vous ferait rire à gorge déployée, mais ce serait trop long, et d'ailleurs mon imprimeur ne le permettrait pas. Il fait si froid dans ce temps-ci qu'il lui est bien permis de trembler un peu.

Si nous continuons notre revue, nous pourrions bien rencontrer quelque éditeur, ardent protecteur des arts, qui achète cent francs à un débutant l'ouvrage qu'il sait devoir lui en rapporter dix mille; plus loin, un homme faisant métier de signer les œuvres de ceux dont la renommée n'a pas encore publié les noms; et là-bas, à l'horizon, quelque critique imitant l'exemple de feu Fiorentino qui, prodiguant la louange à ceux qui viennent à lui la main pleine, ne ménage pas les éreintements aux artistes méritants mais pauvres.

Et toutes ces pauvres filles abandonnées après avoir été séduites, et toutes ces bassesses qu'on fait sans rougir, pour s'élever au pinacle, et ces prêts usuraires, et ces médisances qu'on lance à tous propos sur l'homme à qui l'on serre cordialement la main; voilà, certes, bien des vices à corriger et bien des réformes à faire.

Mais, bah! le monde marche quand même, et il ira ainsi jusqu'à la fin. Faut-il, pour cela, s'endormir et renoncer à épurer la société? Evidemment non, mais il ne faut pas désespérer et ne regarder que dans les ténèbres. Il y a des voleurs, c'est vrai, mais il y a

aussi des gens honnêtes, et si l'un vous débarrasse de votre porte-monnaie, l'autre vous le rapportera s'il le trouve dans la rue.

Tel fabricant gruge ses ouvriers, mais son voisin se contente d'un bénéfice moindre et leur fournit les moyens de gagner leur vie; celui-ci est un tyran dans son intérieur, mais combien d'autres, en retour, sont de bons père de famille. Il y a aussi de par le monde, des caissiers intègres, des critiques impartiaux et des protecteurs désintéressés; il y a des hommes qui savent expier leurs fautes de jeunesse, et d'autres qui ne sacrifient leur dignité à aucun intérêt matériel; on rencontre des vierges folles, mais il y a davantage de femmes honnêtes; tout n'est donc pas perdu.

Nous assistons maintenant au combat opiniâtre que se livrent la vérité et le mensonge; ce ne peut être le dernier qui doit triompher. Un jour viendra où les hommes se tendront fraternellement la main, et où, riches et pauvres, ouvriers et patrons, sauront se comprendre et s'estimer mutuellement. C'est là le but auquel tendent nos efforts, et j'ai la ferme confiance qu nous parviendrons à l'atteindre.

TRIBOULET,

Pour copie conforme: Alfred DEBEAUCY.

La Femme au XIX^e siècle.

En écrivant sur ce sujet délicat et plein d'actualité, mon intention n'est pas de m'occuper d'économie sociale, et j'ai de bonnes raisons pour cela, la discussion de ces matières nous étant interdite. Je déclare toutefois, en passant, que je partage complètement les idées qu'a émises sur ce sujet M. Jules Simon, l'éminent philosophe que ses adversaires eux-mêmes ne peuvent s'empêcher de respecter et d'admirer.

Je viens seulement — et c'est tout ce que me permet le cadre essentiellement littéraire de notre journal — défendre la femme contre ses détracteurs qui l'attaquent presque toujours injustement. Le meilleur mode à employer pour cela est, je crois, de faire défiler sous vos yeux, des portraits de la plus belle moitié du genre humain, depuis le salon jusqu'à la mansarde, depuis la grande dame jusqu'à la lorette.

LA FEMME DU MONDE.

Pour la haute et noble dame, dont l'aristocratie blason déteint toujours et partout, sur sa mise et ses

manières, deux grands écueils se rencontrent qui font fréquemment sombrer sa vertu au milieu des violents orages de la passion ; l'un est l'inaction dans laquelle son rang la condamne à vivre ; l'autre, bien plus terrible encore, est le manque d'affection conjugale, beaucoup trop fréquent, malheureusement dans ce qu'on est convenu d'appeler un peu injustement peut-être, la bonne société. Prenons, si vous le voulez bien, pour prototype, et cela afin de bien vous convaincre que nous répudions toute personnalité, la noble Eliane de Batéjins, la dernière héroïne et un des types les mieux réussis d'Edmond About ; mais supposons-la mariée à dix-huit ans et un peu moins assidue aux conférences des RR. PP. Elle a vingt-cinq ans aujourd'hui et elle a failli ; tous s'empresseront de lui jeter la pierre, tous plaindront ostensiblement le mari, quitte à rire de lui par derrière ; la porte des salons où elle trônait en reine sera désormais fermée pour elle, tandis que son complice deviendra l'homme à la mode, le lion du jour.

La femme seule est punie, alors qu'elle est la moins coupable, car la majeure partie de sa faute doit être imputée à son mari, à ses parents, à son monde dont les exigences et les conventions ridicules ont été la cause première de son déshonneur.

Notre Eliane a dix-huit ans, nous l'avons dit ; elle aime de toute l'ardeur de cet âge, un jeune homme, beau, brave et loyal, dans le sein duquel elle dépose toute la poésie de son âme ; lui, de son côté, l'adore, et leurs deux cœurs aspirent à un bienheureux hymen. Mais ils ont compté sans leur hôte. Le père est là, terrible, inexorable ! le beau soupirant n'est pas riche, il n'a pas d'armoiries peintes sur son coupé, il n'a pas de blason, partant pas de couronne de comte à faire graver sur son cachet, sa demande est donc rejetée avant même d'avoir été entendue.

Et pourtant il n'est pas méchant, cet homme ; il aime sa fille de toute la tendresse d'un père, et c'est là justement ce qui lui dicte sa réponse défavorable, car il veut le bonheur de son enfant, et ce bonheur consiste, pour lui, dans l'éclat d'un grand nom et la possession d'une brillante fortune.

N'a-t-il pas tout cela sous la main ? le comte de *** est là, perclus, goutteux, rachitique avant le temps, car il a quelque peu abusé de la vie ; il frise la cinquantaine et commandera bientôt une perruque au coiffeur qui teint sa chevelure ; il a, lui, homme mûr, des idées et des habitudes incompatibles avec celles de la blonde enfant ; mais, qu'importe ? il a, pour compenser ces petits désagréments, des avantages autrement sérieux. Sa naissance est illustre, il est noble à dix quartiers, et il a chez son banquier un crédit à peu près illimité ; voilà, certes, assez de gages d'un bonheur assuré, et le père se hâte d'éconduire celui qu'on aime pour pousser, malgré ses pleurs, sa fille dans le lit du vieux libertin.

Le mariage s'accomplit, et l'amour violemment arraché du cœur de la jeune femme, voit sa place envahie par une tristesse vague, mêlée de dégoût. Est-il au moins loisible à celle-ci de l'en chasser ? Non, car elle reste seule, livrée à elle-même et à ses réflexions ; l'oisiveté est pour elle un devoir, et tout travail lui serait imputé à déshonneur par les gens de sa caste. L'homme, lui, peut endormir son chagrin à l'aide d'occupations honorables ; certaines professions, dites libérales, ne le font pas déroger ; la femme n'a pas cette ressource. Peut-elle, du moins, vivre de la vie de famille, et aimer son mari par devoir ? Non, mille fois non, car ce dernier profite des quelques instants de répit que sa goutte lui laisse pour fuir aussitôt le domicile conjugal. Monsieur va au cercle, il mène au spectacle la lorette à la mode, il joue, sur un coup de

dé, l'année de travail d'un honnête ouvrier, et s'inquiète, du reste, fort peu de son épouse légitime.

Est-il bien étonnant qu'autorisée par l'exemple de son mari, elle prenne à son tour l'habitude de délaisser sa maison, surtout si aucun enfant n'en est venu égayer l'intérieur. L'amour du luxe arrive dès l'abord avec les toilettes tapageuses qui traînent à leur suite la coquetterie ; de là à la chute il n'y a qu'un pas, et il est vite franchi ; l'amour endormi se réveille, et cette fois coupable, quelquefois pour celui qui, le premier, a fait battre ce cœur brisé, le plus souvent, hélas ! pour un autre, indigne de lui succéder. Puis, tout se découvre, et la femme est déshonorée, et l'avenir de sa vie est détruit. A qui la faute ?....

Je sais que je vais être raillé amèrement, moi, chétif pygmée de la littérature, de venir parler morale à ceux qu'on nomme des gens sérieux ; mais, fort de ma conscience et de la justice de ma cause, je mépriserais les sarcasmes qui pourront m'être prodigués, trop heureux si ma faible voix pouvait empêcher un seul de ces prétendus mariages de raison qui ont si souvent l'adultère pour épilogue.

Alfred DEBEAUCY.

Les deux Triboulets.

Le Triboulet de jadis n'est plus le Triboulet d'aujourd'hui.

Les temps ont changé, disait Prudhomme. Le Triboulet de François I^{er}, si spirituellement cruel, cet implacable persifleur des vices royaux, ombre sinistre dans le tableau doré, a disparu.

Cette personnalité étrange se sentirait mal à l'aise dans notre cohue stupide et incolore.

Sa verve bouffonne, meurtrière du ridicule, lancerait maintenant le mot sans trouver la réplique.

Le fou a dû jeter aux buissons son surtout bigarré et sa royale marotte.

Notre siècle de Gavroches quinquagénaires et de mômes stupides, le voyant dans la rue, aurait pu lui dire :

Et la sœur ?

Au temps où le sifflet est une puissance, où le trait inepte est l'étincelle qui met le feu au canon de la renommée, Triboulet eût gagné à s'appeler *Pipe-en-bois*.

Il a détendu ses traits contractés, redressé sa pauvre échine, sa bouche essaie un sourire et il fait bonne contenance.

Il a endossé le frac moderne.

Il loge où commencent les tuiles et doit faire des dettes chez son tailleur.

Les temps ont changé.

A l'époque resplendissante de poésie où il naquit, sa tâche fut moins rude.

La corruption n'avait pas éteint dans la foule la conscience du beau, on écrivait des vers sur les croisées royales.

Il y avait alors l'éloquence du rire.

Triboulet fut roi !

Aujourd'hui il est déchu, que faire en notre siècle ?

Les oisifs ne font plus de sonnets, mais des *reports*.

Notre époque est ivre d'une dégoutante ébriété :

Sardou l'a dit :

C'est positif !

Le jeu a changé et sur ce nouveau terrain l'enjeu hardi de Triboulet perd la partie.

Comme le bébé atroce de Victorien, il ne peut payer ses différences.

On nous a pris une à une toutes nos bonnes vieilles choses ; la poésie est mourante, Hugo lui-même suspend sa lyre à un clou qui se rouillera, la chanson gauloise étincelante et pailletée a jeté son dernier souffle dans *les rues et les bois*.

Le réalisme nous envahit.

Place à ce maître inconnu, mais despotique, qui a l'air, du reste d'un seigneur vertueux.

Le rire agonise aujourd'hui, il mourra demain.

L'heure est proche où Triboulet va disparaître.

La raison aura détrôné la folie.

Le *bleu* ne sera plus !

Ce jour là il y aura certains hommes qui trouveront que le progrès a fait un grand pas.

Et cela ils le diront avec conviction et énergie.

Comme des épiciers de sens et de raison, et qui se réjouissent du triomphe des idées saines.

Dieu nous garde !

TRIBOULET.

La médecine discursive.

Bien des gens ne se contentent pas d'être tueurs patentés, — lisez médecins, — ils aspirent à devenir des orateurs applaudis. Les lauriers de nos députés les empêchent de dormir ; ils rêvent de les surpasser. Ce sont, en général, les membres de la docte faculté qui sont le plus sujets à ce mal qui a pour nom technique, la médecine discursive.

Malgré toute leur science, ces Messieurs n'étaient pas encore parvenus à trouver le remède radical qui devait extirper cette dangereuse maladie. Cet honneur était réservé à un écrivain de la petite presse, à un rédacteur du *Triboulet* ; et, ce rédacteur, c'est moi. — Mais déjà je vous entends murmurer vaguement, et le bruit qui vient à mon oreille ressemble assez à celui de la marée montante. Voyons, un peu de silence, expliquez-vous, et surtout ne parlez pas tous à la fois, qu'y a-t-il ? — Ah ! j'y suis, vous voulez savoir à quoi vous pourrez me reconnaître. Ecoutez donc bien :

Un front raisonnable, un menton qui n'a rien de commun avec celui de Polichinelle, des joues maigres, une bouche moyenne, une moustache naissante, un nez long, très-long, trop long même quoique moins pyramidal que celui de Gros-Navet, une chevelure majeure et légitime, noire, abondante, frisée et invariablement privée de pommade, de grands bras, de longues mains, des jambes sèches comme des picarats, mais solides au poste, voilà ma binette ; et, quand je vous aurai dit que je n'ai ni ventre, ni argent, ni faux-col, ni sous-pied, il vous sera impossible de ne pas me reconnaître. Par exemple, n'allez pas à Bellecour au moment de la musique pour m'y rencontrer ; ce serait peine perdue. La vue de ces crétins *pourris de chic* et de ces impures *truffées de galbe* et passablement échangées m'occasionne des spasmes si violents que, depuis la grande exhibition générale, je n'ai jamais eu le courage de retourner sentir ce gibier trop grêle et trop faisandé.

Mais, je m'aperçois, jeunes élèves (pardon, c'est un souvenir d'échecs), qu'en me servant de l'ancien métier de l'ami Nadar, pour vous retracer mon profil, j'oublie le but principal de ma causerie ; j'y reviens.

Ouvrez les yeux, la bouche et les oreilles, et écoutez ; c'est historique.

Il y a quelque temps, j'étais dans une réunion culinairement amicale, où les anciens élèves d'une maison d'éducation de cette ville célébraient leur fête annuelle. Le secrétaire de la commission qui, l'année précédente,

avait déjà fait un *speech* bien senti, avait manifesté l'intention de faire vibrer de nouveau dans le cœur des assistants la corde sensible de l'émotion. Cet excellent homme, — point n'est besoin de dire qu'il est docteur, est de l'école de M. Belmontet; il croit à l'amélioration des bipèdes par les larmes. Il avait donc préparé un discours de seize pages, exactement calqué sur celui qui, douze mois auparavant, avait provoqué les bâillements les plus enthousiastes de l'assemblée. Plusieurs de ses confrères s'étaient également fait inscrire pour parler après lui.

Le repas allait commencer, et les membres de la commission qui avaient en vain essayé de décider leur secrétaire, sinon à supprimer, du moins à abrégé son discours, dissimulaient tant bien que mal un oreiller destiné à les soutenir pendant leur sommeil, résultat inévitable de la prose à jet continu de l'éminent fonctionnaire. Tout à coup un chuchotement général se fit entendre, et des rires mal étouffés se produisirent. Qu'était-ce donc? C'était votre serviteur qui, ayant appris par une excellente indiscretion le supplice qu'on devait nous faire subir à tous, avait immédiatement trouvé le moyen de conjurer le danger, moyen qu'il avait rendu public, et qui, en circulant de bouche en bouche, causait tout ce tumulte. Peu à peu cependant le calme se rétablit, et chacun prit à table la place à lui réservée.

Une demi-heure s'était écoulée pendant laquelle les mâchoires avaient broyé, les estomacs avalé, les gosiers absorbé, les langues jassé et l'imagination voyagé dans les pays les plus scabreux de la fantaisie réaliste. La circulation continue des plats venait d'être interrompue, et nous avions devant nous nos verres pleins de champagne frappé.... d'étonnement de se voir ainsi baptisé! Soudain un coup de sonnette se fait entendre, et le président invite le secrétaire de la commission à nous faire part de ses impressions entièrement inédites. On vit alors un homme, que je ne nommerai pas de peur d'effaroucher sa modestie, s'avancer gravement au milieu des tables disposées en fer à cheval, et ce fut au milieu d'un religieux silence qu'il commença en ces termes :

Messieurs et chers camarades,

Je suis heureux, oh! oui, bien heureux d'être encore cette fois secrétaire de votre commission; ces fonctions, aussi honorables que peu rétribuées, me permettent de vous adresser un discours inondé des larmes du plus pur attendrissement. (Ici tous se mouchèrent avec un vacarme indescriptible). — Avant de commencer, permettez-moi, Messieurs, de déclarer que, n'étant pas de ceux qui veulent tirer profit de leur éloquence, je n'imiterai pas ces vils parleurs qui font payer 15 francs leurs moindres paroles, non, Messieurs, je ne vous demande rien, rien... que deux sous de tabac à chiquer; c'est pour les hommes de ma compagnie. (Murmure d'approbation). — Messieurs, je vous dois, je me dois à moi-même, de déclarer ici publiquement que je suis très-satisfait des pompes de cette cérémonie; vos boyaux ont fonctionné avec un ensemble digne d'éloges. (Bravos et exclamations). Le docteur, devant ces acclamations sincères, ne peut que s'incliner avec une émotion bien facile à comprendre, puis il continue : Messieurs, lors même qu'il est uniforme, le plaisir est facile à porter. — Nouveaux applaudissements. — Tous, jeunes et vieux, se sont subitement transformés en *Romains* par suite du mot d'ordre, et le pauvre orateur, dont l'attendrissement s'accroît à chaque minute, a beau agiter sa main, élever vers le ciel son nez fantastique et accomplir, en saluant l'assemblée, d'inénarrables tours de force, de souplesse et d'agileté, il lui est

impossible d'obtenir le silence. L'enthousiasme est à son comble, et les braves deviennent de plus en plus frénétiques. A peine peut-on, au milieu du tumulte, saisir des fragments détachés : Merci, mon Dieu!.... braves pompiers!.... jet sublime!.... absorbons les liquides!... et puis.... plus rien. Le rival de Démithènes s'est évanoui, accablé qu'il est sous le poids de son triomphe. On le relève avec tous les égards dus au courage malheureux, on le dépose doucement à sa place, et.... voilà comment on évite un discours de seize pages. Profitez-en dans l'occasion.

GIL-TOCADO.

Mon Rêve

(STROPHES ALLÉGORIQUES)

A Mlle J... C...

Seul, sur la mer immense, ayant perdu le phare
De mes pensers d'amour et leur céleste barre
Qui gouvernait aux Cieux,
J'aperçois dans les plis du flot bleu qui s'élève
La Vertu, l'Amour pur et le Vice, en mon rêve
De poète amoureux.

La Vertu! je la vois grande, belle, sublime,
Et, sans dire un seul mot, en passant, je m'incline
Devant sa pureté!
Car, reposant un jour sur la flottante berge,
De mes pensers mouvants, j'entrevis le mot Vierge,
Synonyme de Charité!

Elle avait ceint son front d'un symbolique voile,
Et sur ce front sacré scintillait une étoile!
Mais elle disparaît;
Un zéphir vaporeux fait voguer sa nacelle
Vers d'autres Océans. A sa suite, près d'elle,
L'Amour pur apparaît.

Ciel! il a pris tes traits, et ta voix, et ton geste.
Il sème autour de lui ce doux rayon céleste
Que répand un beau jour.
Si la Vertu, des Cieux reflétait l'aurole,
Ton esquif gracieux, sa blonde girandole
Réfléchissaient l'Amour!

Et je me dis : ô vous, philosophes sévères,
Qui, dans vos discours froids et vos écrits austères,
Méprisez la beauté,
Pesez donc un peu mieux les choses de la vie,
Respectez ces instants où tant d'amour s'allie
A tant de volupté!

Et ces propos d'amour, qu'eût approuvés Pétrarque,
Me furent suggérés par ta légère barque,
Que je voyais fuyant
Sur l'Océan sans fond qui remplissait l'espace;
Alors, je vis pointer, mais bien loin, sur sa trace,
Le Vice et son brillant.

Sous les traits langoureux d'une beauté légère,
Il s'offre à mon regard, en robe primevère
Couverte de rubis;
Mais, soulevant la nef de sa vaste nageoire,
Un Triton, sous les fleurs, me montre une onde noire
Et de honteux débris.

Oh! ne me parlez pas de cette immonde ornière
Que cachent les dehors d'une herbe printanière
Qui réjouit les yeux;
Ecartez ce vil fard mis avec tant d'emphase,
Il ne reste plus rien qu'une fétide vase
En un marais bourbeux!

Point de rayon sacré, point d'amoureuse étoile!
Noire était la mâture et fangeuse la voile
De son fragile esquif.
Pensif, je contemplais la sultane endormie,
Quand je la vis soudain par la vague engloutie
Vers un secret récif!

Alors, je m'éveillai plein d'une horreur profonde,
Réfléchissant tout bas qu'ainsi passe le monde,
Sous un regard de Dieu.
Sur les penchants mauvais, la vertu qui surnage;
Le vice en ses bas-fonds; l'amour qui les partage
En un juste milieu!

Oui, l'amour est sacré! bien que la courtisane
Par sa bouche menteuse et son lit le profane;
Simulacre menteur!
Malheur à l'homme aimant qui, trompé, s'y confie;
Il boira, tout au fond de la coupe, la lie
Qui flétrira son cœur!

De la femme payée, ô ma charmante amie,
Repousse loin de toi la doctrine ennemie
Qui renferme un poison!
Garde, garde toujours ton attitude digne,
Aime qui te le rend, et suis la droite ligne
Du soc dans le sillon!

Alfred DEBEAUCY.

Une paire de mollets.

C'était un bien gentil toqué que mon ami Cyprien, doux, aimable, enjoué, et ayant toujours dans son porte-monnaie une poche réservée aux besoins de l'amitié; c'était bien le plus charmant garçon et le meilleur camarade que j'aie connu de ma vie. Tous ceux qui avaient le bonheur de le connaître le chérissaient, et, malgré tout, il est mort!!!

Oui, il est mort! et son souvenir me fait encore verser des larmes. Une cruelle maladie l'a enlevé, à la fleur de l'âge, à l'admiration du monde dont il était un des plus gracieux ornements, et à l'affection de ses parents, de ses amis, de son concierge, et surtout de sa tendre et trop sensible Héloïse. Car Cyprien, en toqué consciencieux, qui croit à la femme et à l'amour, adorait dans la personne de sa ravissante Loïsa (c'était le nom dont il l'appelait), la plus belle moitié du genre humain.

O jeunes gens, que sa mort vous serve d'exemple! l'amour, même le plus passionné et le mieux partagé, tue quelquefois!

Bien que sa vie ait été courte, et que l'âge de vingt ans ait marqué le terme fatal de sa carrière, Cyprien a beaucoup vécu; ses aventures ont été nombreuses, et la plupart d'entre elles ne manquent pas d'un certain parfum. Notre ami ayant, à l'exemple des grands hommes de ce siècle, et notamment de Thérèse, écrit ses mémoires, nous pourrions en extraire parfois, de temps en temps, quelques anecdotes piquantes à l'intention de nos lecteurs, car ce livre exquis nous a été légué par testament.

En attendant, je vais vous raconter l'origine de sa passion, avec tortures, pour vous du moins lecteurs. Ce fut la fin de son commencement et le commencement de sa fin.

Cyprien, qui ne manquait pas de toupet, était employé d'une compagnie d'assurances, et comme tel, exposé à souffrir des incendies, aussi, s'en défiait-il à l'excès, et jamais il ne se fût hasardé à toucher le feu, même du bout du doigt, sans une circonstance imprévue.

Un jour, négligemment accoudé sur son bureau, sa main perdue dans une forêt de cheveux d'ébène (pas de charbon), il songeait mélancoliquement à d'autres copies que celles éparses autour de lui, quand tout-à-coup le bruit d'une fenêtre qui s'ouvrait, lui fit jeter les yeux sur une croisée voisine. Un cri d'admiration, qu'il lui fut impossible de retenir, s'échappa aussitôt de ses lèvres; il venait d'apercevoir en face de lui, la plus jolie tête blonde qu'il eût jamais vue; plus idéale mille

fois que toutes celles qu'il avait pu rêver, lui, le chaste rêveur aux sérapiques conceptions.

Fasciné, et presque malgré lui, il fit le geste de lui envoyer un baiser; on l'accueillit par un sourire. Depuis ce jour, Cyprien ne fut plus le même; il passait des journées entières à contempler son angélique apparition; ses copies s'en ressentaient, et son chef de bureau se mit à le haïr, d'autant plus que la belle Héloïse lui avait refusé l'offre honnête de 400 fr. par mois.

Les choses en étaient là, lorsqu'un jour, levant les yeux vers la croisée de sa belle, Cyprien se sentit remué jusqu'au fond de l'âme. Un spectacle inattendu venait de s'offrir à son regard. — Qu'était-ce donc? — C'était la belle Loïsa qui, d'ange devenant femme pour un instant, se livrait à une occupation d'une poésie peu éthérée; elle lavait ses vitres.

Mon ami bondit sur son siège, et déjà il s'élançait vers la porte, dans le but de remplacer dans ce hideux travail son ange aux cheveux d'or, quand tout-à-coup il fit un violent soubresaut, et demeura à la même place comme pétrifié. Puis, au bout de quelques secondes, il tomba à genoux, les mains et les yeux élevés au ciel vitré de la blonde Héloïse.

Qui donc lui causait ce ravissement soudain? — Vous tous, hommes positifs, vous ne comprendrez peut-être pas cela; mais lui, marchait d'extase en extase, de ravissement en ravissement; il avait vu distinctement, grâce à la crinoline de sa Dulcinée, une paire de mollets d'une rondeur académique. Heureux mortel! jamais il n'eût rêvé pareil bonheur!

Et pourtant il devait en avoir plus encore. En le voyant ainsi agenouillé en contemplation devant elle, Héloïse ne fut pas inhumaine; elle lui envoya un baiser. Alors, arrivé à ce paroxysme de la joie si voisin de la folie, Cyprien se releva d'un bond, prit son élan, et, sans qu'on eût le temps de le retenir, franchit la balustrade du balcon. Il tomba évanoui sur les dalles de la cour.

Lorsqu'il reprit ses sens, elle était près de lui; mais, pareille à une biche effarouchée, elle prit la fuite dès qu'il rouvrit les yeux, non toutefois sans lui avoir laissé le temps de déposer sur sa main mignonne un baiser délirant. C'en était assez pour dissiper tout malaise; il se remit sur pied, et remonta tranquillement les deux étages qu'il avait si rapidement descendu.

Son chef de bureau qui l'avait cru mort, et s'en frottait les mains, le reçut avec froideur, et lui déclara qu'il ferait son rapport, vu l'importance de l'événement.

Regarder les mollets d'une jeune fille, malheureux, ajouta-t-il, mais c'est déshonorer une maison! Cyprien sourit en pensant aux seize années de cohabitation ultrajudiciaire de son interlocuteur, et, en bon et loyal toqué qu'il était, donna sa démission.

Mais le soir, à l'heure où la brise embaumée soupire d'amoureuses mélodies, en se jouant dans les branches vertes des saules, un jeune couple, se parlant à voix basse et les mains entrelacées, s'enfonçait dans les profondeurs sombres et sinueuses des allées du parc de la Tête-d'Or. Silence et mystère! C'étaient Héloïse et Cyprien.

GIL-TOCADO.

Nous avons eu connaissance du projet suivant, dont l'auteur est connu et que nommerons, s'il y consent.

Il s'agirait pour les industriels, dans le but de venir en aide à leurs ouvriers et de les engager à bien faire, d'organiser chaque année une loterie qui se tirerait à une époque fixe, celle de l'inventaire, par exemple, et

dont le montant serait réparti en différents lots de même valeur. Voici quel serait le mode de procéder :

A la fin de chaque mois, tout ouvrier ayant travaillé avec assiduité recevrait un billet de la loterie en question. Il aurait donc intérêt à bien faire, puisque, en agissant autrement, il perdrait une chance sur douze de ramasser une petite somme d'argent. Avec ce moyen, le négociant ou industriel, tout en faisant des heureux, retrouverait son compte, grâce à l'application et à l'assiduité des ouvriers placés sous ses ordres.

Nous soumettons ce projet aux fabricants amis du progrès, et nous les engageons fortement à le mettre en pratique.



REVUE THÉÂTRALE

Ce sont les reprises, cette semaine, qui prennent toute la place au théâtre-impérial; je n'en parlerai que pour mémoire, afin de signaler une très-bonne représentation de *Joconde* où l'ensemble, contrairement à ce qui a presque toujours lieu, a été de tous points satisfaisants.

Samedi dernier, au même théâtre, a eu lieu le concert de M. Aimé Gros, un de nos jeunes compatriotes qui est déjà passé vétéran dans l'art musical. Cet artiste, à tort selon moi, avait augmenté le prix des places; aussi le public d'en haut était-il peu nombreux; les places réservées, seules étaient convenablement garnies. Mais, à défaut d'une recette abondante, le bénéficiaire a recueilli de chaleureux et sympathiques bravos, qu'il méritait à juste titre.

On a beaucoup médité des concerts, et pourtant ils ont leur utilité, car c'est au concert qu'on vient se recueillir à l'audition des œuvres des anciens maîtres, et c'est là également qu'on peut juger la musique nouvelle, airs d'opéras, romances, fantaisies, etc. Celui de M. Aimé Gros a été très-brillant. Après l'ouverture de *Guillaume Tell*, exécutée par l'orchestre, deux morceaux de violon par le bénéficiaire et une mélodie inédite chantée par Dulaurens, la Fanfare lyonnaise s'est fait entendre et nous a prouvé une fois de plus que, malgré les défaillances de son piston-solo, elle tenait à conserver sa place à la tête de ses rivales. C'était ensuite Mlle Nordet, qui dans les couplets de Mirza invitait en le lutinant, le public à affirmer que sa voix est charmante, qu'elle chante à ravir, et que sa mise est du goût le plus exquis; puis M^{me} Sallard qu'on oublie parfois d'écouter pour la mieux voir, et qui nous a fait connaître une romance de l'*Africaine*, ce dernier chef-d'œuvre de Meyerbeer, auquel M. Delestang ne me paraît pas suffisamment empressé de faire les honneurs de chez lui.

Mais le plus grand succès de la soirée a été pour M. Diemer, un pianiste qui réussit presque, à force de talent, à se faire pardonner l'instrument qu'il a choisi. La seule chose que je puisse lui reprocher, à lui comme à la plupart de ses confrères, est de faire choix de morceaux fort difficiles sans doute, mais où la mélodie n'a aucune place. C'est fort, c'est extraordinaire, je le veux bien, mais cela ne vas pas au cœur, et l'impression produite ne peut être que de la surprise, jamais de l'admiration.

C'est toujours la *Famille Benoiton* qui s'étale à la place d'honneur sur l'affiche des Célestins. Cette nouvelle pièce de Sardou, qui ne ressemble pas mal à une exposition de camées du *Journal de Guignol*, a, comme ces derniers, les défauts de ses qualités. L'exagération des caractères est trop grande pour qu'on puisse les prendre au sérieux, et cependant il y en a deux, ceux du collégien et de Formichel fils, qui ne sont pas bien loin de l'exacte vérité. Mais parlons un peu de la pièce.

Benoiton, un négociant bien honorable, du moins au point de vue de ce qu'il appelle la morale commerciale, a gagné en fabricant des sommiers aussi élastiques que ladite morale, une fortune assez ronde. Sa tendre moitié qui, toujours à l'époque des sommiers, l'a gratifié d'un nombre raisonnable de petits Benoiton, enivrée aujourd'hui par l'éclat de sa nouvelle opulence, ne peut résister au désir de parader, et passe sa vie en dehors de sa maison. « Madame est sortie, » telle est la réponse invariable que font les domestiques, lorsqu'on les interroge à ce sujet.

Vous comprenez dès à présent ce que peuvent être ces enfants Benoiton, dont le père fait dans les sommiers et dont la mère est toujours sortie; ce n'est point par l'éducation qu'ils brillent, encore moins par la simplicité de leur goût. L'aînée, pour satisfaire aux folles dépenses de sa toilette, dépenses auxquelles la pension que lui alloue son mari ne peut suffire, joue à Bade; elle perd, et se voit forcée d'accepter l'argent que lui offre un certain M. de Champrosé, argent qu'elle rembourse au fur et à mesure; là est le nœud de l'intrigue.

Pendant que les deux sœurs cadettes de Marthe vont aux courses en toilettes de cocottes, que Jeanne se fait insulter par un lion et Camille enlever par son cousin, pendant que Théodule, un de ces collégiens qui paradedent en voiles verts sur le champ de courses, fonde le Potach-club, fume, se grise avec du champagne et finalement se fait incarcérer, pendant que le petit Fanfan Benoiton force le coffre-fort paternel pour réparer ses pertes à la bourse.... des timbres-postes, le mari reçoit un billet anonyme qui l'avertit que sa femme le trompe, et que Champrosé est son complice. Ce dernier a beau jurer sur l'honneur que cet avis charitable est une honteuse calomnie, Didier (le mari) ne peut étouffer ses soupçons. Il surprend Clotilde, une jeune veuve qui a entrepris de corriger tous les Benoiton, occupée à brûler les lettres écrites par Marthe à Champrosé au sujet de la dette contractée à Bade; dès-lors sa résolution est prise; il va s'éloigner et laisser sa femme livrée à ses remords. Mais son bon ange veille sous la forme de Clotilde, et, au moment où tout paraît perdu, elle annonce subitement à Champrosé la mort de l'enfant de Marthe, et comme il ne sourcille pas, elle s'écrie : « Non, ce n'est pas ainsi qu'un père recevrait une pareille nouvelle. » Bref, elle parvient à réconcilier les deux époux et à ramener au vrai tous les membres présents de la famille Benoiton. Tout est bien qui finit bien.

L'interprétation de cette œuvre, la dernière et la meilleure de Sardou est généralement bonne. M^{me} Blanchard est bien parfois un peu mal à l'aise dans le rôle de Clotilde, mais il est d'une difficulté rare, et après tout elle y est convenable. Stanislas, Train, M. et M^{me} d'Herblay ont trouvé là de bonnes créations; et les couturières de M^{mes} Jacops et Prévieux leur ont taillé de superbes costumes.

Je dois une mention spéciale à Lebrun, l'excellent et consciencieux comique, à M^{me} Lamy qui réussit à ravir son rôle de Théodule, et enfin à cette mignonne enfant, Aurélie Monnet, qui pour la seconde fois s'est révélée une grande artiste, et qui entre pour une bonne part dans le succès de la pièce.

Alfred DEBEAUCY.

Correspondance.

A M. A. Lœnger. — Entre honnêtes gens, on peut toujours s'entendre; venez vous-même et l'on vous convaincra.

A M. F. A. C. — Merci, toujours tout à votre service.

A M. Louis F... — Vous êtes mille fois trop aimable; soyez-le davantage encore en venant me voir; j'y suis le soir, entre 6 h. et 6 h. 1/2, nous pourrions nous entendre.

A. D.

Le Propriétaire-Gérant: J.-F. RIOLET.